

L'erreur

Ma sœur, écoute-moi ! je vais t'ouvrir mon cœur...

Mais détourne un instant ton regard scrutateur ;

Pour mes quinze printemps, ne sois pas trop sévère !

Tu promis de m'aimer à notre vieille mère.

Un ange aux blonds cheveux déjà te doit le jour :

Étends aussi sur moi l'aile de ton amour !

Si de la vie, à peine, il voit la première heure,

Moi, je suis faible aussi, je me trouble et je pleure.

Dans ce monde joyeux où j'avance en tremblant,

Comme des pas d'enfant, mon pas est chancelant.

Tu cherches à sonder les replis de mon âme,

Tu crois me deviner et ton regard me blâme ;

Ne crains rien si parfois je soupire tout bas...

Je t'assure, ma sœur, que je ne l'aime pas !

L'amour, c'est le bonheur, doux, riant comme un rêve,

Et dans les pleurs pour moi le jour vient et s'achève.

Jadis, j'aimais le monde et ses plaisirs bruyants,

Et devant mon miroir je m'arrêtai longtemps ;

J'aimais le blanc tissu de ma robe légère,

Et de mes fleurs du soir la fraîcheur mensongère ;

J'aimais, d'un bal brillant la lumière et le bruit,

Et ce choix d'un instant qu'aucun regret ne suit :

Mais, au lieu du bonheur qu'on dit que l'amour donne,

À des pensers amers mon âme s'abandonne...

Ne crains rien si parfois je soupire tout bas,
Car tu vois bien, ma sœur, que je ne l'aime pas !

De celui que l'on aime on chérit la présence,
On bénit le moment qui fait cesser l'absence ;
On se plaint loin de lui de la longueur du jour,
On veut presser le temps pour hâter son retour.
Lorsque j'entends la voix ou les pas de mon frère,
Je souris, et je cours pour le voir la première ;
Mais quand c'est lui... ma sœur, je frémis malgré moi...
Sa présence me trouble et me glace d'effroi !
Lorsque j'entends ses pas, tremblante, je m'arrête,
Et pour fuir son regard, je détourne la tête.
Ne crains rien si parfois je soupire tout bas,
Car tu vois bien, ma sœur, que je ne l'aime pas !

Quand je vois le bonheur briller sur ton visage,
Je bénis le Seigneur qui chasse au loin l'orage,
Mes yeux suivent tes yeux, je souris comme toi ;
J'aime quand ton cœur aime, et je crois de ta foi ;
Je confonds doucement mon âme avec la tienne,
Je veux que ton bonheur, comme à toi, m'appartienne.
Mais, comme lui, ma sœur, jamais je ne sens rien ;
Sa gaîté me fait mal, ses pleurs me font du bien.
Lorsque j'entends louer les traits de son visage,
Je voudrais qu'il fût laid et je pleure de rage !
Lorsqu'il part pour le bal, mon cœur, cruel pour lui,
Voudrait qu'il n'y trouvât que tristesse et qu'ennui ;
Je hais tous ses amis, je m'afflige qu'on l'aime,
Je voudrais l'isoler, l'éloigner de toi-même...

Ne crains rien si parfois je soupire tout bas,
Car tu vois bien, ma sœur, que je ne l'aime pas !

Sophie d'Arbouville (1810–1850)